

extraire de chaque chose ce qu'elle a de bon. Peut-être, ajouta-t-elle en riant, finirez-vous par penser, comme César, qu'il vaut mieux être le premier dans une bourgade que le second à Rome.

Robert, tout en s'inclinant avec grâce, protestait en lui-même contre l'opinion de César. Il eût donné beaucoup, en ce moment, pour se trouver perdu dans la foule joyeuse de son cher Paris.

Cependant, il se promet de ne pas manquer les « dimanches » de mademoiselle Julie.

V

Quinze jours se sont écoulés, et Robert Varoy est chez lui. M. de Kersall lui a trouvé une petite maison d'un loyer modique, — juste en face du colonel Bausset.

Une servante d'un âge mûr, mais encore vigoureuse, a été choisie par Léonie et dirige son ménage. C'est une « bonne sœur », comme on dit dans le peuple de la ville, c'est à dire qu'elle fait partie d'un tiers-ordre religieux, et est astreinte à plusieurs pratiques de piété, et à une certaine austérité de costume. Elle assiste quotidiennement à la messe, mais à une heure si matinale, que le feu est allumé et une partie du ménage terminé lorsque le jeune maître s'éveille. Pas un cheveu ne se montre sous sa coiffe unie, mais son visage doux et honnête est égayé par un sourire paisible. Elle va et vient sans bruit, glissant comme une ombre dans la maison en disant son chapelet, parfois sa voix basse et usée chante un cantique populaire, sur un rythme monotone et doux. Mais tout se trouve fait comme par enchantement, on se mire dans les meubles et le parquet brillant, et Olivier ne manque jamais, lorsqu'il vient chez son ami, de le complimenter sur le zèle de « sa bonne sœur. »

Madame de Kersall et sa mère ont passé une journée dans la petite maison pour ranger le linge, poser les rideaux, faire placer les meubles, et Robert a éprouvé une sensation vraiment pleine de charme en se trouvant chez lui, car l'œil est saisi de l'ordre et du goût qui y règne, et le sentiment de la propriété, du « home », ne peut manquer d'être agréable.

Cependant, au sortir de la table joyeuse des de Kersall, son premier repas lui a semblé bien solitaire et, pour chasser ses idées noires, il a dû songer à la cordiale invitation que lui ont faite ses amis. Oui, il retournera fréquemment dans cette maison qui paraît être le séjour de la paix et de l'union sur la terre, sans compter la gaieté qu'entretiennent les gentilles causeries des enfants, l'entrain juvénile d'Armand, le joyeux caractère d'Olivier. Mais il ne peut abuser de cette excellente hospitalité... Combien de repas il est condamné à faire en tête à tête avec un livre dans cette salle à manger vraiment trop grande ! Une femme et toute une bande d'enfants pourraient s'asseoir à cette table où son couvert tient si peu de place...

Peu à peu, son existence se dessine. Hélas ! elle est d'une monotonie désespérante. Son bureau est l'autre même de l'ennui ; et quand il en sort, que peut-il faire ? A Paris, ses loisirs ne l'embarrassaient jamais ; à défaut d'une soirée, d'un spectacle, d'une conférence, d'un concert, il lui restait la flânerie, ce bonheur suprême du Parisien. Aller au hasard devant soi, s'arrêter chez ce marchand de tableaux, où l'on revoit quelque toile charmante, admirée au dernier Salon, regarder une collection d'antiquités, un choix de bijoux étincelants, des gravures de prix, des photographies connues, jeter un coup d'œil amusé sur la foule qui vous coudois, deviner au milieu de ces physionomies diverses le provincial ébahi, l'homme d'affaires ou l'homme de plaisir, s'asseoir à l'un de ces cafés brillants où l'on voit « passer

le boulevard » en trompant ses lèvres dans une bière mousseuse, — et se dire que demain, ce plaisir charmant recommencera avec de nouveaux décors, que les montres des magasins seront changées, — changées aussi les figures qui passent dans un tourbillon... Ah ! pauvre Robert, comme il regrette cette douce flânerie, cette fête des yeux et de l'esprit !... Quelles ressources lui reste-t-il maintenant ? S'il sort, il a bientôt fait le tour de la ville et inspecté les arbres des allées, tout pleins de bourgeons hâtifs. Il a pu se convaincre que la société de Marsay n'est pas à son niveau, et quoiqu'il la fréquente volontiers, il n'y trouve guère de plaisir.

— Marie-toi, lui dit Olivier, qui le voit errer comme une âme en proie à un spleen des plus sombres.

Mais à qui ?... Le conseil est au moins prématuré. Puis, il a toujours l'idée de cette dot qui sera, pense-t-il, sa planche de salut. La vie mesquine ne lui va guère. Quand il demande du poisson et que Jacquette lui répond avec conviction qu'il est impossible de mettre « dix sous » dans une sole grande comme la main, — quand il constate, en examinant tour à tour sa garde-robe et sa bourse, qu'il lui faut porter encore trois mois une redingote blanche aux coutures, il est près de se laisser aller au découragement, et il a besoin de se dire que tant de privations auront un terme, et qu'il n'est pas pour toujours destiné à « vivre de ses appointements. »

D'un autre côté, les héritières sont rares à Marsay. En attendant que l'été en ramène dans les châteaux voisins, le temps passe bien lentement, et les soirées, surtout, sont d'une longueur démesurée. Robert est réduit à soupirer après les dimanches de Mlle Julie et à appeler de tous ses vœux le retour du colonel.

Huit heures viennent de sonner.

Jacquette, entrée sans bruit dans la chambre de son maître, a allumé le feu, et déposé l'eau chaude sur la toilette, le café noir sur la cheminée. Le jour est clair, l'appartement s'est promptement chauffé, plus d'excuses pour rester au lit. Robert se lève, maudissant le bureau qui l'attend, et marche en bâillant vers la fenêtre, pour voir le temps qu'il fait.

La gelée blanche parsème encore les toits, mais elle ne va pas tarder à fondre sous un rayon du soleil matinal.

Du toit, le regard du jeune homme s'abaisse vers les trois fenêtres du colonel. L'une d'elles est ouverte ; des rideaux d'un blanc de neige s'y balancent, et une jardinière vient d'y être apportée.

Robert referme à demi la mousseline de ses vitres, et reste curieusement à ce poste d'observation.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

“LE FEUILLETON ILLUSTRE”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à l'ajou de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: *Le Feuilleton Illustré, Boîte 1986 B. P.*

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL